Bienne et ses vieilles fontaines

Autor(en): **Membrez**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **47 (1943)**

PDF erstellt am: **28.03.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-555265

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

BIENNE
ET SES VIEILLES FONTAINES

par M. le Doyen MEMBREZ, à Porrentruy

L'histoire de Bienne est d'abord celle d'un château-fort antique, à proximité duquel murmurait la *Fontaine* nommée *Romaine.* Le trésor de 300 monnaies aux effigies des Césars, découvert en 1845 sur la route de Petinesca, établit, dans l'ordre où ces empereurs se succédèrent, la durée de leur influence et l'antiquité des origines de la ville. Des trouvailles antérieures, d'une amphore à l'embouchure de la Suze, d'une tombe au-dessus de Bellevue et d'inscriptions diverses, confirment la présence aux environs, de quelques stations romaines.

Détruit sous l'invasion alémanique et puis rebâti, le château de Bienne fut transféré, dans le premier quart du XI^e^ siècle, par Rodolphe III de Bourgogne en légitime propriété à l'évêque Adalbert de Bâle, son ami. On sait qu'en 532, il était fief de Lothaire II, roi des Francs, et que Louis le Germanique l'obtint en partage dès 870. La suzeraineté épiscopale du lieu et la protection qui en découlait, sa situation géographique et ses ressources transformèrent, avec le temps, le « Burg » du premier moyen âge en oppidum ou ville forte. Longtemps la bourgade fut parfaitement soumise à son prince-évêque, qu'elle considérait comme son suzerain véritable.

Au XIII^e^ siècle, Bienne était devenue petite ville; le dessin de ses deux rues principales, tel qu'on le voit aujourd'hui, rappelle encore le plan de l'ancien « Burg ». C'est un monticule de tuf, incliné d'un côté vers le lac, rattaché aux premiers versants du Jura, de l'autre.

L'accroissement de la population, son industrie et le développement de la politique militaire de Berne, sa puissante voisine, mirent en relief le carrefour où Bienne était situé. L'histoire a bien fait connaître le défilé assez étroit et sauvage où bouillon-

nent les eaux de la Suze; il y avait là, au croisement de la route qui longe le Jura du sud au nord et de celle qui, venant de Bourgogne, passe la montagne et pénètre en Alémanie, un point stratégique facile à fortifier que ni le prince-évêque, en son temps, ni Berne, à partir de la Réforme, ne pouvaient négliger.

Longtemps exempte, pour son bonheur, de la majeure partie des guerres, occupations et tragiques passages d'armées qui bouleversèrent Bâle et Porrentruy, Bienne, sans richesses considérables à l'origine, n'en connut pas moins dès le XVe siècle ce besoin d'autonomie et ces alliances précoces avec les Confédérés [1], communes, à l'époque, à toutes les régions vivantes de la Suisse. La transformation du « Burg » en village et du village en oppidum, c'est assez humain d'ailleurs, n'avait pu se faire, sans produire à l'intérieur des murs et dans l'existence municipale, le sentiment de l'effort accompli et la notion d'un ordre citadin, sans nourrir l'espoir des habitants d'assurer la sécurité de leur ville par eux-mêmes, voire sans enfanter les premiers germes de l'indépendance.

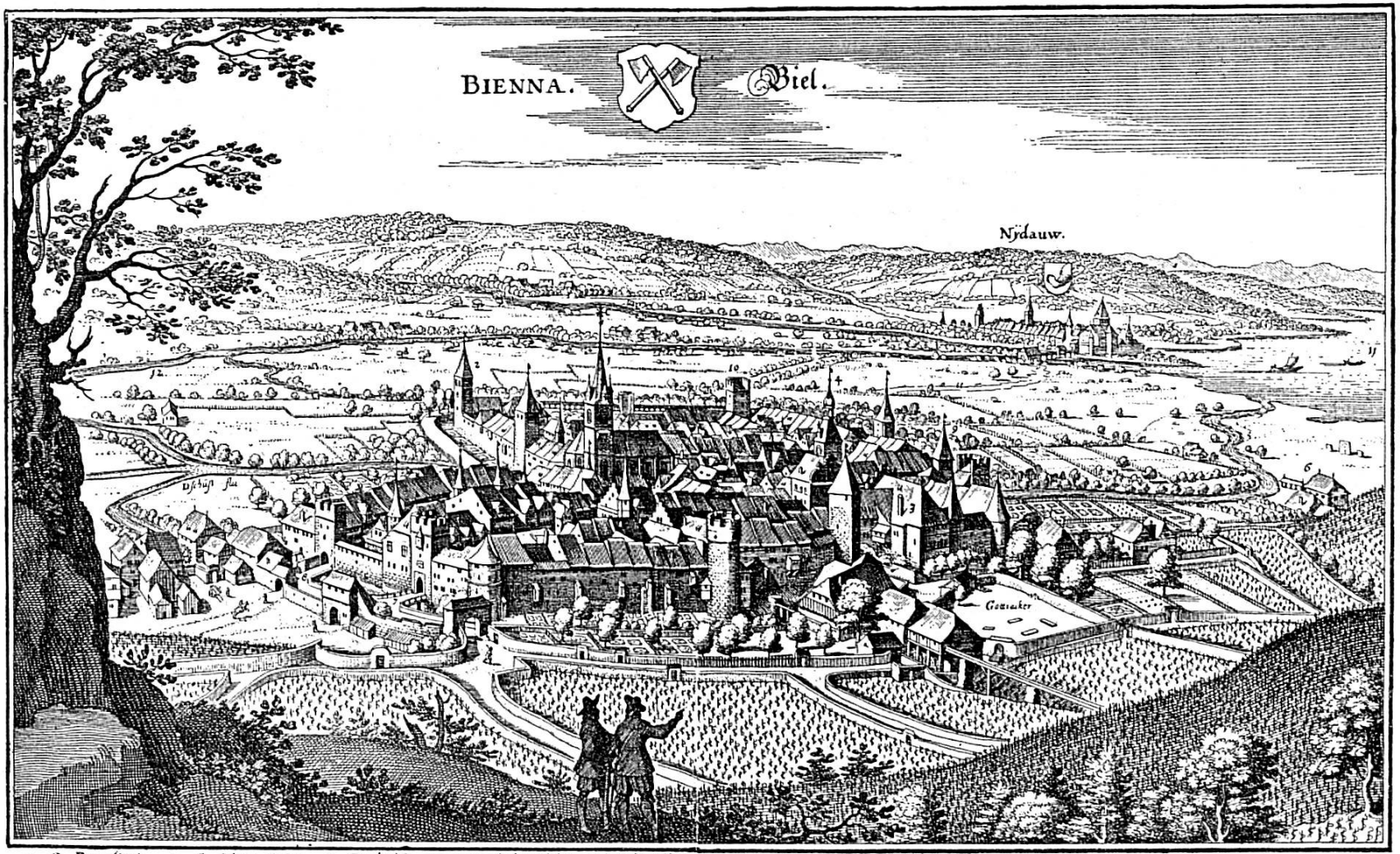
Le développement citadin de Bienne au début du XIIIe siècle, conduit par le prince-évêque, paraît avoir été volontaire, et, de sa part, une réplique à l'entreprise des comtes de Neuchâtel, — autrefois landgraves de l'Evêché, qui, pour lui faire pièce, firent construire le château de Nidau [2], en 1196, au bord d'une anse pittoresque, à l'endroit où la Thièle sort du lac. C'est alors que Bienne lui opposa, vers la plaine, un fossé, doublant la Suze, bordé d'un rempart des deux côtés. Bienne avait là sa « Porte de Nidau »; un chemin de ronde pouvait conduire sa garnison jusqu'au cloître de Saint-Jean [3].

Sous l'administration du seigneur de Bienne, devenu vers 1220 simple ministériel du prince, la ville, qui ne comptait pas d'hommes libres, s'étendait du sommet de la colline vers le lac et vers l'est. Elle doit ses premières franchises, datées de 1275, à l'empereur Rodolphe de Habsbourg, ensuite du siège avorté qu'il fit de la place, en 1272. Fidèlement, elle avait combattu aux côtés de son évêque. Mais Jean de Vienne, élevé à son tour au trône épiscopal de Bâle, désapprouvant l'alliance avec les Suisses, l'assiégea brusquement en 1367 et fut repoussé; il mit, en se retirant, le feu à plusieurs quartiers.

[1] Un premier traité avec Berne s'ébaucha en 1279, un autre avec Fribourg en 1311 et un troisième avec Soleure en 1334.

[2] Il ne reste aujourd'hui de la première construction, que la tour, quelques murailles et le premier étage, hébergeant l'administration municipale.

[3] Plusieurs de ces restes, démolis au XIXe siècle, ont disparu aujourd'hui.



1. S. Benedictus. 2. S. Johans Closter. 3. Rathauß. 4. Zeit-glocken thurn. 5. Brün-stuben, so 28. spring Brünnen und 2. Mühlen treibt. 6. Schützen hauß. 7. Ober thor. 8. Vnderthor.
9. Bußgart thor. 10. Nydaw thor. 11 Der Bieler See. 12. Dschüs fluß.

Ioh. Heinrich Laubscher delinea.

Vers le milieu du XVIe siècle, bien qu'elle ait connu des heures de gloire et des heures d'abattement, Bienne est assez fière déjà. Comme les tentatives conquérantes des Suisses avaient pris fin, un ordre patricien et bourgeois s'instituait dans la ville et les campagnes. En réponse au tragique incendie de 1367, la Haute Ville venait d'être rebâtie, à peu de choses près comme nous la voyons aujourd'hui; elle comptait dans son souvenir une série d'expéditions en compagnie des Suisses avec lesquels elle était liée par un pacte confédéral, devenu perpétuel de 1352 à 1382; elle pouvait dénombrer les contingents qu'elle avait recrutés, équipés, dépêchés plusieurs fois jusqu'au delà des Alpes et se glorifier de ses détachements vainqueurs, de ses bannerets héroïques, des canons et des étendards qu'elle avait capturés. Elle entrait dans la paix, la gloire au front.

Ses éclatantes victoires et les Guerres de Bourgogne firent de la ville de Bienne une place d'armes confédérée. Entraînée dans le nouveau mouvement, en 1525 par Thomas Wittenbach, elle fut une des premières villes réformées en Suisse; les échos de la Guerre de Trente ans l'effleurèrent au XVIIe siècle; elle fonda au XVIIIe plusieurs industries, en même temps qu'elle prenait part à la résistance contre l'invasion française. On ne peut dire que les mobilisations de l'armée suisse au XIXe siècle, ni que la Guerre du Sonderbund l'aient troublée.

Que d'expériences militaires, juridiques, politiques, l'avaient enrichie au cours de la lutte contre l'étranger, puis sous l'administration napoléonienne, au temps de l'épopée du grand empereur! Bienne était une ville nouvelle en 1815, quand le Congrès de Vienne la réunit à la Confédération Suisse. Le canton de Berne qui l'accueillait avec tout le Jura, se hâta de l'élever au rang de chef-lieu de district, en 1832. Elle portait, dès lors, en soi, un tout autre avenir que « la petite ville plaisante, au bord d'un lac charmant, dont les rives sont plantées de vignes », que signalent tous les voyageurs des siècles précédents. Ancienne promenade dont les arbres rangés s'ouvrent, au fond, en terrasse et fenêtre de verdure, sur les eaux du lac, montrant l'île Saint-Pierre à l'horizon, l'allée du Pasquart rappellera toujours ce mélange de ville et de campagne.

Les temps nouveaux qui s'annonçaient allaient produire initiatives et célébrités, expériences et renoncements. Elle eut Charles Neuhaus, avoyer de Berne et président de la Diète, J. R. Neuhaus-Verdan, fondateur de la Caisse d'Epargne et du Gymnase, les savants Georges-Frédéric Heilmann, et David Schwab, donateurs des collections de monnaies, de fossiles et d'antiquités lacustres qui portent aujourd'hui le nom de Musée Schwab. L'événement qui entraîna la fusion de la ville avec plusieurs communes adjacentes

est à l'origine de l'accroissement de la population et, à partir de 1870, d'un développement industriel et économique agissant, rapide, non sans fièvre.

La corporation des ouvriers sur argent, ciseleurs, orfèvres et nielleurs, grandissait; les horlogers du XVII[e] siècle s'organisaient en « fabriques » de montres, pendules et cartels; les vignes s'étageaient plus haut sur les collines; et les champs s'étendaient plus loin jusqu'au lac et à la plaine de la Champagne, d'ailleurs mélangée de constructions qui devaient en quelques décades relier la ville au bourg de Nidau: l'histoire a tantôt opposé, tantôt rapproché ces deux villes.

Les lignes de Bienne à Herzogenbuchsee, de Bienne à Neuveville et de Bienne à Berne, avec la nouvelle gare, s'inauguraient, respectivement, en 1857, 1860 et 1864. Une loi récente venait de concilier l'ancienne Commune Bourgeoise et la nouvelle administration municipale. Bienne avait pris les armes en 1845 pour l'expédition d'Ochsenbein, en 1856 et 1857 contre la réaction monarchiste neuchâteloise. Elle s'incorporait à l'ordre suisse et, après la guerre du Sonderbund, nomma le général Dufour citoyen d'honneur de la Cité.

C'était l'heure où l'horlogerie biennoise commençait à resplendir, où les ateliers de fonderie, de petite mécanique, l'industrie des pianos et du tabac prospéraient; c'était l'heure encore où elle fondait son Gymnase, son Ecole Secondaire des Jeunes Filles, son Ecole d'Horlogerie bientôt devenue Technicum, son Ecole de Musique, sa Société des Arts. L'Ecole de Commerce s'installait encore avec les trois banques principales de la ville; son réseau ferroviaire s'achevait pour favoriser l'essor de son industrie.

Ce n'est pas notre dessein d'évoquer de plus près le mouvement d'affairisme, de richesse et de plaisir qui s'ensuivit et qui installa soudain Bienne dans le train d'un centre industriel et commercial nouveau, transformant avec fièvre les mœurs et les aspects d'une partie de la ville. Les autorités de Bienne, qui n'en souhaiteraient pas sans garantie le retour sous la même forme, ont relevé là une certaine légèreté sur laquelle Gottfried Keller a rimé une poésie de regret spirituelle:

La petite ville veut imiter la grande
Et fait tomber ses vieux tilleuls.
Elle fait disparaître les tours
Et aligner ce qui, jadis, était
Si agréablement tortueux.
Au bord du ruisseau, s'élève un quai,
Un boulevard relie la Porte du Haut à celle du Bas.
Là s'avance avec des prétentions d'élégance

La gardeuse d'oies Catherine.
Elle a remplacé sa crinoline par un cercle
De tonneau qu'elle porte majestueusement
Sous son vêtement, à la grande envie de ses sœurs.
Ainsi les beaux projets se réalisent
Et plus personne ne s'occupe du vieux nid.

Disons que la jeunesse et l'élan de la nouvelle Bienne helvétique enjambèrent les temps de l'autre guerre, ceux mêmes de la crise conséquente et ceux plus récents de 1923 en élevant, dans les prés de Nidau, la nouvelle gare[1] de Moser et de Schürch et, à ses côtés, une nouvelle poste, formant ainsi le trait d'union décisif des deux villes. C'est la consécration de l'histoire. Dès la bataille de Sempach, Berne et Soleure, avaient conquis la petite ville de Nidau qui devint et resta dès lors un bailliage bernois. Il y eut même une courte série d'années, de 1815 à 1832, après l'occupation française, où Bienne, tout justement rattachée à la Suisse, et pas encore élevée au rang de chef-lieu, dépendit de la commune de Nidau.

Bien auparavant, les liens topographiques et administratifs des deux villes s'étaient affermis. Bienne avait détaché depuis longtemps des maisons de campagne, des villas, dans la plaine, vers Nidau. Muller-Haller, qui réunit la collection d'antiquités, aujourd'hui partie du Musée Schwab à Bienne, était citoyen de Nidau.

De nos jours, tandis que son commerce et son industrie passent par une période prospère, la ville de Bienne a pour chefs des magistrats éclairés, émules de ses grands administrateurs du siècle passé, qui lui rappellent avec raison les valeurs spirituelles, l'ordre dans le travail, l'idéal dans l'étude, le service désintéressé de la patrie.

* * *

De même qu'au fond de nos cœurs, des forces spirituelles et morales sont faites pour durer, de même, au centre de la ville de Bienne, un vieux quartier pittoresque et fidèle depuis le XV^e^ siècle, n'a presque pas changé. Nous n'avons situé alentour l'histoire militaire, économique et politique de la ville que pour mieux

[1] Nous relevons avec plus de satisfaction les travaux d'artistes qui vinrent orner à l'intérieur cet édifice, où une façade à la Versailles s'harmonise tant bien que mal et solennellement avec un porche grec. Nommons Linck et Cardinaux de Berne pour des peintres de talent; nommons surtout La Danse des Heures du Neuchâtelois Philippe Robert, aux salles d'attente et au buffet, pour des ouvrages de bonne tenue.

l'encadrer. Qu'on veuille songer ici aux restes des vieux remparts, aux tours, aux clochers encore debout, aux façades faîtées en gradins, aux arcades d'ombre et de soleil, au murmure enfin, antique et jeune éternellement, des trois fontaines de la ville, celle de l'Ange, celle de la Justice et celle du Banneret.

Nous nous reportons sans peine, pour notre part, aux temps de la Bourgeoisie, du Grand et du Petit Conseil. Bienne recrutait alors ses contingents, de Vingelz à Ilfingen et dans tout l'Erguël; et ce n'est pas sans fierté qu'en 1512 elle avait rapporté de l'expédition de Pavie une bannière papale: celle qu'on voit encore à son Musée, justifiée d'une lettre, qui reste déposée aux Archives municipales. Depuis lors, elle porte à ses armes, au lieu de haches blanches, deux haches d'or sur champ de gueules.

La résistance aux empiétements des comtes de Neuchâtel avait rejeté les constructions avancées derrière la Suze, ainsi que nous l'avons déjà mentionné; de sorte que la ville s'étageait sur la pente modérée d'un coteau central. Au sommet, la citadelle ou « Ring » se distinguait de la ville même. Plus courts qu'aujourd'hui, mais à la même place, l'Obergasse, le Kirchgässli et l'Untergasse y étaient déjà tracés, autour du « Burgplatz », de l'église et de la Tour de l'Horloge, des auberges de la Couronne[1] et de la Croix-Blanche. Au XV^e^ siècle, les noms pittoresques de vieilles familles, qui reproduisaient ceux des localités voisines, avaient déjà cédé la place aux « Baumgartner », aux « Göuffi », aux « Rosselet », aux « Amiet », aux « Rubi », et aux « Welti » que l'histoire moderne illustre ou que l'état-civil consacre. Les corporations des Bûcherons, des Forgerons, des Chapeliers et des Relieurs, des Bouchers, des Meuniers, des Vignerons et des Pêcheurs, que la Révolution devait supprimer, florissaient encore au XVIII^e^ siècle, du moins. Elles avaient leurs sièges, dont quelques-uns sont encore debout et ajoutent au pittoresque de la vieille ville.

Suzerain combattu de la ville de Bienne, au régime singulier de dépendance et de liberté tout à la fois, le prince-évêque de Bâle, fixé depuis la Réforme à Porrentruy, n'obtenait pas toujours l'exécution de ses ordres à la lettre. Conseil et bourgeois gouvernaient à sa place en seigneurs et maîtres, honorant malgré

[1] Descendu à l'Hôtel de la Couronne sur la vieille place, qui se souvient du « burg » antique, Goethe devait un jour visiter les paysages qui donnèrent un éphémère asile à Jean-Jacques Rousseau, en 1765, et, de quelques mots de sympathie, encourager J. Hartmann, le premier peintre des campagnes environnantes. Les beautés rustiques qui entourent Bienne vivront toujours. Elles ont inspiré plus tard la gravure célèbre de Wetzel et Suter, Bienne en 1830, et les aquatintes élégantes de Courvoisier-Voisin telles que Bienne vue du Tschäris.

tout leur supérieur. Jusqu'en 1542, il y eut deux bourgmestres et un banneret auquel étaient confiées les fonctions les plus importantes.

FONTAINES DE BIENNE ET DES ENVIRONS

Celle du Banneret au Ring

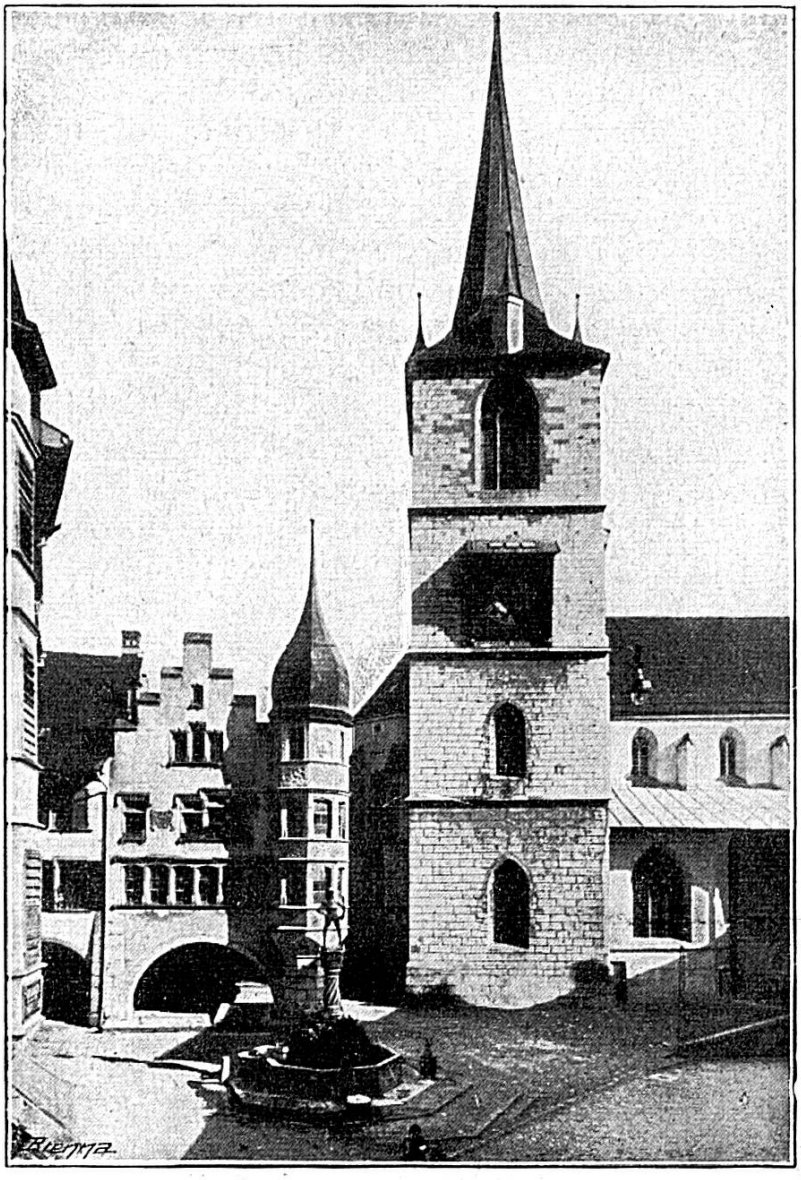
Une vieille place du moyen âge. Le long de ses côtés une suite d'anciennes maisons à deux ou trois étages alignent des façades de largeur inégale; des toits aigus ici; là, une mansarde couverte d'un dôme ovale. Pour achever l'angle droit, une tour en encorbellement coiffée d'un oignon pointu; un pignon à gradins dressé à la fois sur un gros pilier court, creusé derrière par les passages qui l'encadrent, et sur d'autres étages plus étroits à mesure qu'ils montent. Comme à Berne, chaque façade repose sur une arcade, trou noir bordé de pierre blanche, qui, les contreforts déduits, reproduit la largeur variable de la maison. Voilà le site pittoresque, une des curiosités architecturales de la Suisse, qui sert de fond bâti et de rappel historique aussi au bassin, au fût, à la statue de notre Banneret.

C'est le *Ring*, le plus ancien quartier de la ville, autrefois place du marché: fidèle souvenir de son histoire primitive, retouché pourtant en quelques endroits. Nous savons qu'un incendie l'a partiellement détruit au moyen âge et que plusieurs de ses maisons datent du XV^{e}, du XVI^{e}, du XVII^{e} et même du XVIII^{e} siècle. Il n'en garde pas moins un aspect romantique, original pour l'artiste, émouvant pour le citoyen. Son plan en forme de trapèze révèle qu'une ouverture y fut pratiquée, jadis, à l'est, pour relier ce cœur de la cité à la rue haute.

L'église de St-Benoît fraîchement restaurée borde, un peu en retrait, le côté sud, tandis que la maison du célèbre Venner Göuffi, qui prit une part active aux guerres de Bourgogne, se voit à l'est, ornée d'une plaque commémorative, dans un enfoncement plus marqué; elle abrite maintenant l'Ecole de Musique.

Plus en arrière, ce qui fut le siège de la Corporation des Forestiers jadis, est devenu le Kunsthaus aujourd'hui; et voici, sur ses devants, notre fontaine du Banneret. C'est la plus ancienne de la ville. Au temps où elle fut élevée, Bienne avait voulu rivaliser avec les cités suisses, ses émules. Alors que tant d'autres de nos villes avaient une Fontaine de la Justice, symbole de la magistrature et de la loi, elle voulut, avant de les imiter, en avoir une autre, symbole de la milice et de la guerre. Le bassin, dont Pagan de Nidau, un tailleur de pierre, avait d'abord fait la

partie octogonale, fut achevé sur contrat de 26 couronnes et 2 Dicken, par Michel Woumard. On l'a modernisé en 1835. Le même Michel Woumard composa la statue[1]; et nos archives nomment le prix de 63 livres qui fut payé pour la barre de fer qui l'étayait sur son socle.



Eglise Saint-Benoît et le Ring

La Fontaine du Banneret, dit-on, connut des aventures. L'historien Rechberger raconte que la statue eut les deux jambes

[1] Si la statue en fut érigée en 1557, le chapiteau porte la date de 1546; on croit y reconnaître, aux lettres gravées J. B., les initiales de l'ancien artiste (inconnu) qui l'a sculpté.

brisées, au moment de l'érection, et qu'on répara le désastre au moyen d'éclisses de fer. L'amateur contemporain constate aussi que la main droite reste mutilée, depuis la violente tempête qui l'arracha en 1561. Retouchée après l'achèvement par Woumard et peinte pour la somme de quatre shillings par Hans Herold, la statue fut aussi rénovée en 1590 et l'on plaça quatre marches neuves devant le bassin.

Laissons les interprétateurs fantaisistes qui voudraient voir saint Benoît, patron de l'église voisine, dans la rude figure de ce soldat du XVI^e^ siècle! Nous ne parierons pas non plus qu'il représente Venner Göuffi lui-même, héros des guerres de Bourgogne. Epique et familière, la statue symbolise simplement l'unique banneret de la ville, l'institution, si l'on veut, du banneret suisse, charge capitale dans la paix comme dans la guerre, puisqu'il présidait à la construction des remparts et qu'il administrait le trésor et l'arsenal dont il gardait chez lui les clefs. Il était chef des milices aussi, fonctionnaire à la fois et commandant dans la cité. Tout homme valide lui prêtait serment.

L'élection du banneret comportait une suite de cérémonies solennelles. Les Conseils réunis désignaient deux candidats au sein du Petit Conseil; dans leur manteau noir, le rabat sur la poitrine, l'épée au côté, ils rejoignaient alors à l'église la bourgeoisie assemblée et c'était, près des fonts baptismaux, le collège entier des électeurs, dans l'ordre de la préséance à l'urne, qui choisissait. Et si chacun prêtait serment à l'élu, le banneret prêtait serment à son tour. Le mot même de « banneret » signifie « droit de bannière » (tout proche de porter les armes). Les armes de Bienne, deux haches croisées sur fond rouge, figuraient par privilège sur l'écu du « chevalier de Bienne » et, autre version d'étymologie, l'on rapporte que la hache avait été choisie, à cause de l'assonnance en allemand des mots Biel et Beil.

La Fontaine du Banneret, en vertu de ces us et coutumes, paraît mieux installée dans la réalité historique à Bienne qu'ailleurs. Un bassin secondaire, oblong, y flanque le bassin principal, daté de 1835, qui est en forme d'octogone et en pierre du Jura, rénovation fidèle de l'ancien. Huit petits panneaux en relief en décorent les faces. Très haut, au centre, le socle, peint en outremer, plongé dans un cercle de fleurs en été, porte quatre goulots à mascarons sommaires. En deux d'entre eux, les uns voient des tritons, d'autres des naïades, d'autres encore des monstres marins. Dans l'intervalle s'érigent deux corps de sirènes, étendus sur trois faces du piédestal, les cheveux au vent et les mains jointes, comme celles de nos vieux Suisses avant la bataille.

Etroit, en forme de balustre, avec des cannelures torses,

rouges et vertes, soulignées d'or à leur base, le fût paraît joli. Il porte, dans le style du début de la Renaissance, un chapiteau volumineux, sculpté aux angles de quatre têtes grimaçantes, émergeant d'une feuille d'acanthe, où l'on reconnaît les visages d'un fou, d'un soudard et de deux femmes édentées. De petites rosaces ornent, au-dessus, les cintres de l'abaque, tandis qu'un écu de la ville, sur les côtés, alterne avec des plaques où s'inscrit la date de l'érection, 1546.

La statue en pied du banneret a l'attitude résolue du guerrier sans peur et sans reproche. Ses grands yeux bleus, avec une confiance naïve, regardent au loin, sans prêter d'autre expression sensible à un visage, d'ailleurs rustique et barbu. Le coude écarté, la main vers la hanche, il présente la bannière d'un bras ferme. Les jambes ouvertes, en justaucorps et chausses de couleur, il porte un casque, une cuirasse et des cuissards d'argent chamarrés d'or.

Rude mais affirmatif, l'ouvrage rappelle qu'il y avait plus de deux siècles, quand il fut érigé, que les milices des Petits Cantons avaient affronté l'ennemi à Morgarten. Depuis lors, les contingents de Bienne avaient combattu dans les rangs de l'armée fédérale à Grandson, à Morat et jusqu'à Nancy; puis, appelés par Berne, ils s'étaient aventurés dans



Fontaine du Banneret

les guerres d'Italie et avaient pris part à la rencontre de Marignan même, « la bataille des géants ». D'Aigle, on avait franchi le St-Bernard les 7 et 20 mai 1515. Un nouveau renfort de 120 hommes, le dernier avant que Berne eût décidé de retirer ses troupes, s'en allait par la vallée du Hasli le 25 août. Tandis que les drapeaux biennois revenaient par la vallée du Rhône, les blessés de première ligne, protégés par les conditions de paix, gisaient en nombre à l'hôpital de Milan, et la levée du 28 août n'eut pas à marcher.

De rouge, d'argent et de vert, le guerrier dont on voit la statue fièrement campée au Ring représente la suite de ces glorieux combats; il est la lumière et la couleur de cette place à demi médiévale, que la pierre, la tuile et la patine du temps habillent de jaune effacé, d'orange ancien, de brun rougeâtre, harmonie qu'a pieusement respectée la rénovation de 1935.

Fontaine de l'Ange

Supposons que nous quittions le Ring en partant de la façade du temple allemand, et en passant au pied de la Fontaine du Banneret: appuyant alors un peu à droite, c'est-à-dire à l'est, nous traverserions un court tronçon de rue ancienne et déboucherions dans la Rue Haute, antique elle aussi, et si large à l'un de ses bouts que c'est comme une autre place.

L'autre jour, en faisant ce trajet, nous n'avons pas omis de nous retourner; nous avons revu le mamelon où l'église est placée, un des sommets du « Burg » ancien, dont les assises, au pourtour, épousent la forme du terrain; la terrasse qui l'entoure communique avec la ville, de part et d'autre, à l'est et à l'ouest, par deux rampes d'escaliers moyenâgeuses, l'une largement ouverte sur le côté, l'autre enserrée de hautes murailles et flanquée, à son issue inférieure, d'une loge à colonne d'angle et de deux arches jumelles. Nous nous sommes pieusement rappelé le bénitier primitif de sa crypte, les colonnettes torses, avec les ogives dentelées et tout à fait mauresques de sa triple stalle, ses vitraux Renaissance, celui où Jésus dresse un pied triomphal au bord de la tombe d'où Il ressuscite, celui où saint Benoît, dans un groupe de figures, s'agenouille sous des voûtes, parmi des pinacles à fleurons et des crosses en rinceaux d'acanthes; enfin, ses fresques qui vont s'effaçant...

Notre regard ému se posa enfin sur l'extérieur de l'église simple, nu, robuste, et comme militaire. Il nous semblait que l'aiguille lisse, les corniches rectilignes de son clocher avaient

dû renoncer à l'ornement, que ses fenêtres ogivales à meneau simple, à meneau double, abondamment tréflées dans la pointe, disputaient laborieusement leur place à de très amples murs, conçus pour la résistance à la guerre — une église forteresse.

L'ancienne auberge de la Couronne, sa porte en arches surbaissées, ses groupes de fenêtres à dessin gothique, son pignon à gradins — comme le Théâtre, comme l'Hôtel-de-Ville, et la Maison des Forestiers voisine — sa haute tourelle d'angle, enfin, coiffée d'une aiguille, est la base du long triangle isocèle que dessine, moitié rue et moitié place, l'Obergasse. Elle était jadis l'habitation des bourgeois de qualité. Elle reste pittoresque aujourd'hui, malgré l'uniformité relative de ses maisons plus neuves, où l'on accède par un bref escalier, et sous lesquelles on passe par des arcades robustes, doublées de contreforts à leurs piliers, mélange d'ombre et de lumière, espèce de construction souterraine en plein air. Quel dommage qu'on ait abattu la « Porte Haute » d'autrefois; l'estampe nous en conserve du moins la puissante carrure, le clocheton, l'horloge et, sur le porche massif, la plaque aux armes de la ville par maître Michel Voumard, bon architecte de la Renaissance.

La maison dite « du Prince », longtemps propriété et siège de l'évêque dans ses visites, se voit encore à côté.

C'est à courte distance de l'Auberge de la Couronne, près d'une rangée de maisons bourgeoises



Fontaine de l'Ange

simples, à faîtes parallèles à la rue et à faîtes transversaux, suraigus, tous bordés d'auvents, à côté d'un marronnier d'ornement qui, de bonne heure le matin, jette son ombre sur elle, qu'on voit la Fontaine de l'Ange. Elle porte à la fois sur son unique colonne trois personnages, bizarres de costume et d'attitude, serrés les uns contre les autres, avec un air d'animation. L'amateur qui chercherait à découvrir et repérer dans les souvenirs, les mœurs du temps passé, une image des mystères qui se jouaient jadis dans nos bourgades et nos villages, la trouverait tout bonnement ici. Le caractère et l'action des trois figures de la colonne illustre plus parfaitement qu'ailleurs le programme d'art que suivait le moyen âge: édifier en divertissant. La Renaissance, dans les contrées conservatrices et fidèles, se plut à le prolonger quelque temps encore.

Elle est ainsi plus classique qu'une autre, la Fontaine de l'Ange, à Bienne. Le maître architecte Michel Voumard qui la sculpta, en l'année 1563, venait de construire la « Maison de la Corporation des Forestiers » dont nous parlions tout à l'heure à propos de la Fontaine du Banneret. Les vieux « cahiers de contrats » de la cité, en peu de mots, nous en rendent l'édification tout à fait présente: « A maître Michel Voumard, — disent-ils à peu près, — bâtisseur de la maison « zum Wald » à Bienne, 106 écus pour tailler et sculpter le socle et la statue de la fontaine dans l'Obergasse. » En outre, une restauration moderne de la polychromie de l'ouvrage ressuscite pour nous les couleurs qu'on sait avoir été commandées l'année suivante, au peintre et verrier Jacob Herold, quand la fontaine fut debout.

Cette belle image, en pierre vivante, de la fidélité du croyant à son ange gardien et de ses luttes contre les entreprises et tentations du Malin, a pour vasque un bassin octogonal assez uni, orné de brefs soubassements, d'une courte corniche et, à chacun des pans, d'un panneau simple en creux. Un grand cercle de moellons bruts, grossièrement ajustés, au milieu de cette vasque, au pied de ce fût de colonne, porte le buisson de verdure et de fleurs, que nous autres Suisses aimons à placer là, ou encore aux appuis et balcons de nos fenêtres. Que nous regrettons qu'il y ait si peu de poètes, chez nous, pour en dire la fraîcheur, la gaieté, mieux qu'archivistes ou voyageurs ne savent le faire!

Le socle, là-dessus, est cylindrique, bordé d'un torse et sculpté de deux figures de sirènes sommaires et savoureuses. Au-dessus, la colonne corinthienne, arrondie (ou rabattue) à sa base, porte un haut rang d'acanthes en applique d'abord, puis un cercle mouluré, ensuite un deuxième anneau d'ornements sculptés et de rinceaux à boutons en saillie. Un astragale sépare ici le fût, qui

s'amincit élégamment, d'un chapiteau somptueux, orné de fleurons en trois étages et de quatre volutes géométriques, sous les quatre angles d'un abaque aux tranchants courbes.

Quant aux figures de notre fontaine, qui ont leur petit socle à elles aussi sur le tailloir, il faut les voir vraiment. L'amateur d'art renonce à peindre de trop près, avec des mots trop gauches, comment l'ange est assis, appuyé des reins, plutôt sur une souche; comment, levant l'épaule de ses deux ailes, il penche à l'inverse un visage de sentiment et de tendresse, pressant, berçant, cajolant sur sa poitrine un petit agneau, une âme, une créature. Front cornu, pied fourchu, monstrueux, voici, à côté, le Diable au profil bestial, affreusement laid, et faux comme un diable aussi, puisqu'il joint cauteleusement ses mains de mensonge pour une fausse prière. Solitude misérable, ou protection divine; vérité sainte ou hideuse supercherie? Ce pourrait bien être, à l'usage des jeunes et des vieux, la morale de cette invention fabuleuse, si vivante dans son étrangeté, et qui fait contraster avec une telle force, la tendresse d'une carnation et la puissance d'une musculature; le naturel d'une attitude pieuse et un geste contrefait; la beauté du caractère divin et la laideur du caractère infernal.

Fontaine de la Justice

Du temple allemand, place du Ring, on s'en va vers l'Obergasse et la Fontaine de l'Ange par la droite; du même endroit, on gagne la Place du Bourg et la Fontaine de la Justice par la gauche, c'est-à-dire vers l'ouest. On parcourt pour cela la Ruelle du Haut, assez large, malgré son air médiéval, ses enseignes en saillie sur les boutiques, ses petites rampes d'escaliers à ciel ouvert et les enfoncements imprévus de ses murs. Elle s'ouvre, Place du Bourg, en une sorte de plus vaste trapèze, rompu à l'un de ses angles par un pâté de maisons en avancée, dessiné vis-à-vis par une seule longue courbe de façades alignées.

Beaucoup sont peintes, murs ou volets, à l'ancienne, à la moderne, car les styles s'y mélangent vraiment. C'est une place de couleur. On y reconnaît entre autres le site de l'ancienne citadelle, berceau du vieux Bienne: ce qui fut longtemps l'Arsenal, après que l'antique château féodal de « Biello » eut été détruit par l'incendie de 1367, est aujourd'hui devenu le Théâtre; curieuse bâtisse, coiffée d'un pignon à gradins genre XVI^{e} siècle, avec un amusant mélange de gothique et de renaissance à ses fenêtres, un foyer bizarre, antique et moderne, à l'intérieur.

Autre façade à pignon, plus neuve, peinte du traditionnel

banneret agitant son oriflamme, l'Hôtel de Ville n'est pas loin. Et vers le bas de la place, les deux lignes opposées de vieilles auberges, de maisons bourgeoises, multicolores, qui bordent le Bourg, paraissent converger jusqu'à se toucher, en effet séparées par une ruelle oblique, étroite, de loin presque invisible, la rue du Bourg.

L'amateur de curiosités architecturales, voyant poindre la Fontaine biennoise de la Justice, ne peut passer là sans appeler à son souvenir les quelques douze « Justices » de nos cités suisses, celle de Berthoud, celle de Soleure, celle d'Aarau, celle de Berne surtout, dont on attribue la grâce aux modèles d'Italie, la facture à une main allemande et le dessin à Nicolas Manuel.

Elle fait face à l'Hôtel de Ville; elle a derrière elle, à l'entrée sombre d'une ruelle, une de ces vieilles maisons étroites et hautes, sur lesquelles penchent comme un bonnet fantasque les pans inégaux d'un auvent en tuiles.

L'hexagone de son bassin de calcaire a une corniche en vigoureux relief, un élégant profil; six fausses fenêtres gothiques, minuscules, en décorent le socle; deux étages de cannelures, séparés par une moulure, s'échafaudent au fût de la colonne où, sur un anneau ciselé enfin, montent et fleurissent les acanthes et volutes d'un chapiteau étroit.

L'émigrant français Jean Boyer en tailla la statue en 1714, sur un modèle vétuste de l'année 1535. La figure même de la Justice, traditionnelle allégorie des devoirs



Fontaine de la Justice

et des fiertés de nos juridictions municipales, montre sous le bandeau un visage assez gracieux. Elle porte, à la romaine, cuirasse moulée, jupe ouverte au-dessus des genoux et jambières. Mais ses bras lourds, chargés de la balance et de l'épée, sa haute stature, sa raideur surtout, ne lui composent pas moins une silhouette assez germanique, comme guindée dans sa dignité.

* * *

Après le XVI[e] siècle, l'histoire des fontaines de Bienne se précise. Comme la vieille ville avait eu ses points d'eau, les nouveaux quartiers en furent pourvus à leur tour. Le débit des « Sources de la Fontaine » qui avaient alimenté la ville jusqu'alors, avec le temps, ne suffisait plus. On vante l'initiative du maire Nicolas Meyer qui, encouragé par des hommes du métier, résolut de capter les sources abondantes de Châtel et de Merlin, près de Frinvilier. De gracieux bassins à colonnes ont remplacé, depuis lors, les fontes du début. Il en est qui s'adossent, en retrait, à un mur; d'autres égaient, dans un angle, le bas d'une rue sombre; ailleurs, les jets de lumière et d'argent éclairent un espace ouvert et dallé, ou bien les ombrages d'une promenade. Les plus décoratives, enfin, s'élèvent au milieu de larges rues fréquentées, à des carrefours modernes; elles sont élégantes, parfois, sans avoir le faste, la couleur et le caractère des fontaines à colonnes ouvragées et à statues allégoriques du temps de la Renaissance.

Sous l'église St-Benoît, un mur de soutènement se creuse d'une niche arquée, bordée par un rang en demi-cercle d'amples moellons taillés. Le bassin mouluré avance ses trois côtés ornés de panneaux sur quelques marches régulièrement pavées. Un simple fût, robuste et court, hexagonal, adossé à la muraille et qui ne manque pas de cachet dans sa simplicité, porte ici, amorcé à des rosaces Empire, de longs goulots de métal.

L'ampleur caractérise la fontaine à vaste bassin, aux pans coupés dans les angles, portant double moulure à son bord supérieur, qu'on voit à la rue du Marché. La colonne hexagonale qui s'élève au centre et projette de part et d'autre des goulots opposés, étayés de fers en rinceaux, a les mêmes proportions monumentales. Renflée à son pied et ornée d'un disque à chacune de ses faces, elle soutient en haut, sur des cartouches en frise de sobre ornement, un chapiteau à godrons, coiffé d'un gland.

Nommons dans la même rue cette fontaine Empire, que signalent une conque ovale fortement cintrée, une colonne lisse ornée d'un bandeau et de rosaces, à la hauteur des embouchures de goulots; sur le chapiteau, un tailloir mince, sommé d'un gland sculpté.

On voit à la Fontaine de la place Centrale l'élégance grandiose, un peu cherchée, qui lui vient d'un bassin à quatre éléments, composé de deux conques circulaires et ovales, reliées par des pans droits. Une colonne à l'antique, flanquée de statues et cannelée, couronne l'ensemble, portant une urne. Ce profil et ce plan rappellent une Renaissance florentine aristocratique, revue par un XIX^{e} siècle helvétique et bourgeois. Sans être faux ni bâtards, ils paraissent toutefois solennels. Le socle, ou plutôt la base robuste de la colonne de couronnement, étayé de rinceaux à la Baroque, porte sur deux faces des embouchures de bronze en forme de têtes de lions: et les piédestaux qui la flanquent s'ornent de figures de bronze, allégories de la Moisson et de la Chasse.

Plus grandiose que les précédentes, la Fontaine de l'Industrie, dans la cour du Technicum, est de goût plus simple aussi; des troncs noirs, des arceaux de feuillage avec un grand carré d'édifices l'entourent et lui servent de fond. Un ample bassin mouluré, qui s'évase, incline autour de la colonne centrale ses huit pans de pierre blanche. Les quatre goulots d'un socle à panneaux s'étayent chacun d'un double fer mince. Une corniche soulignée d'oves couronne cette partie. La haute colonne octogonale, creusée de panneaux elle aussi, qui porte au-dessus un chapiteau ouvragé et la statue calme d'un Mercure, n'est point banale.

* * *

Ni très grande, ni très riche, NIDAU est sobrement pourvue d'édifices publics. La vieille église de St-Erhard, les restes de quelques anciennes rues et parties de murailles qui subsistent, lui donnent une ressemblance avec le « Ring » de Bienne et soulignent la fraternité historique des deux villes.

La fontaine près de l'église, de style assez composite, a plus de caractère encore. De très beaux arbres, sur les flancs de la nef adjacente, lui composent un fond magnifique. Il y a beaucoup d'ampleur à son bassin en forme de conque, genre de coquille géante, puissamment souligné de godrons. Au-dessus du socle indifférent et vétuste, fleurit un anneau de géraniums roses. A son faîte, une colonne lisse et mince et une petite urne.

Inversement, on reconnaît un exemple simple et assez pur du style baroque en la fontaine de la cour du Collège, de construction plus ancienne. Des arêtes séparent les parties droites et cintrées de son double bassin qu'un dessin mouvementé fait alterner. Etayé sur chaque flanc d'un profil de volutes, le socle épais et court s'évase au-dessus. Un véritable buisson de verdure et de fleurs enveloppe les moulures complexes du chapiteau et la



Nidau: Fontaine de la cour du collège

base d'une urne cintrée, soutenue d'acanthes, sommée d'un vaste bouton.

Le genre Empire a marqué plutôt la fontaine robuste et simple dite « Fontaine de l'Hôtel de Ville ». Nous avons déjà vu ailleurs ce type de bassin épais et rectangulaire, orné d'un panneau à cannelures au milieu, prolongé d'une conque secondaire à chacun de ses petits côtés. Un pilier court et carré repose sur le rebord opposé à la rue. C'est un maigre ornement que la base et le chapiteau moulurés qui le soulignent en saillie, et que la sphère de son faîte.



Evilard: Fontaine dite de «la Réformation»
à cause du vieux tilleul auquel elle est adossée
et qui fut planté au XVIe siècle

Avant la juridiction des comtes de Nidau et celle du bailli bernois, les barons de Gléresse ont été les maîtres prodigues et endettés du village aux annales[1] mouvementées qui, près de Douane, au bord du lac, porte leur nom. Le dialecte bernois y est en usage aujourd'hui, mais son nom vient du latin. Beaucoup de cloîtres et d'anciennes familles y ont eu des biens.

Un quartier pittoresque possède une fontaine à long bassin, également rectangulaire. Sur un pilier rustique, dont une frise aux raisins souligne le chapiteau, la figure dressée d'un ours soutient un écu à une grappe.

Non loin de Bienne, l'humble village de PÉRY, nommé dans nos archives dès le IXe siècle, possède les restes d'un château féodal et une église fort ancienne, jadis dédiée à Saint Jacques

[1] On y mentionne des trouvailles préhistoriques et romaines.

le Majeur. On y voit le long bassin rustique, en calcaire, d'une fontaine, flanquée d'un pilier curieusement coiffé d'un pignon en gradins et d'une sphère.

* * *

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

BOURQUIN W. *Beiträge zur Geschichte Biels.*
Biel, Andres & Cie, 1922.

BOURQUIN W. *Biel. Ein Führer für Geschichts- u. Altertumsfreunde.*
Biel, Andres & Cie, 1922.

BOURQUIN W. *Bienne. Cent ans de développement de la ville.*
Bienne, Andres & Cie, 1923.

LUGINBUHL R. *Zur Geschichte Biels 1798 - 1800.* (Zwei Briefe Johann Georg Albrecht Höpfners.)

RODT Ed. v. *Restauration des Stadtkirche Biel.*
Jahresber. d. Schw. Gesell. f. Erhalt. Hist. Kunstmerkm. 1912 - 1913.

QUIQUEREZ A. *Une page de l'histoire secrète de Bienne.*
Actes 1873.

Dr AMWEG G. *Les Arts dans le Jura bernois et à Bienne.*
Imprimerie du Jura, 1941.